

CHAPITRE 45

NOUVELLE VAGUE DE PROBLÈMES...

JE DOIS TROUVER UNE SOLUTION...

Face aux défauts constatés dans ma nouvelle surface commerciale, je sollicitai à plusieurs reprises l'intervention de la régie. Mes lettres restèrent « mortes ».

De guerre lasse, je les ai menacés de consigner mon loyer auprès du Palais de justice, si dans le mois suivant ils ne me rendaient réponse.

Une fois de plus, il n'y eut aucune réaction... j'ai donc agi...

C'est là que le diable s'est fâché... et que de nombreux problèmes survinrent.

* * *

Ces problèmes étaient de plusieurs ordres :

- Mes voisins de la secte faisaient un tintamarre du diable durant leurs séances de prière forte et de plus se mirent à me menacer de mort. Cela ne m'impressionna pas, mais ils restaient très inconfortables.
- Les nuisances sonores de l'atelier Jana, alias la « Poufiassse de Prague ». Dans cet atelier, les élèves-nanas, à défaut de bonne baise hétérosexuelle quotidienne, s'adonnent à la percussion agressive et répétitive du pauvre parquet à l'aide de leurs talons. Ainsi, les hyènes se défoulent-elles dans un semblant de danse rituelle non pré-nuptiale. Malheureusement pour elles, les mâles ont depuis très longtemps disparu du champ de vision et d'audition de ces frustrées. Ainsi les mal-baisées peuvent-elles s'échiner longtemps encore dans leur gynécée, afin d'attirer l'attention de ceux qu'elles ont trop facilement coutume d'agresser de leurs propos dont l'insolence est issue d'un générique mental dégénéré et décadent.

Le bruit ainsi émis se transmet par la dalle commune à l'ensemble des commerces et arcades arrière. Cela causait et cause toujours un réel problème, à commencer par l'usure des nerfs des différents locataires.

- Il y a les coûts supplémentaires inhérents à l'adjonction de chauffage électrique comblant l'insuffisance des radiateurs en place.
- Les infiltrations d'eau et tout le reste...

J'avais rencontré, dans le cadre d'une future collaboration, une femme m'ayant été présentée par une de mes nouvelles «amies», il faut le dire vite et l'écrire tout petit... que le diable emporte celle que je croyais en être une.

Décidément, dans mes nouvelles relations, j'étais de plus en plus mal inspiré.

Lanie avait bénéficié d'une formation de médecine en Amérique.

Pour accréditer ses dires, elle me présenta bon nombre de diplômes.

A vrai dire, je m'en fichais quelque peu car elle semblait de prime abord sympa, enjouée, charmante, intelligente, drôle et très vivante.

J'étais enclin à la gentillesse ce jour-là. De plus, sur le moment, elle m'inspira confiance. Je voulais lui donner une chance, celle-là même qui m'avait été trop souvent refusée, de se refaire dans sa présente situation financièrement difficile.

J'ai donc décidé de l'engager comme assistante et collaboratrice.

Au début, tout marchait bien. Elle était sérieuse, ponctuelle et charmante avec les patients. Je dois même reconnaître qu'elle avait un certain charisme dont elle usait à bon escient dans les séances d'hypnose qu'elle dispensait alors.

En dehors du travail, nous nous voyions beaucoup en compagnie de son mari. Ces deux m'invitaient régulièrement à manger chez eux.

Son époux, informaticien de profession, est excellent cuisinier. Son vécu lui confère une grande sensibilité. De plus, il fait montre d'un talent certain dans l'imposition des mains, ainsi, réussit-il à me faire efficacement passer une forte rage de dents.

Ils avaient en commun un passé empathique qui les rapprochait.

Leur compagnie m'était agréable. Nous allions souvent au resto. Quoique l'on fasse, détente et rire étaient au rendez-vous. C'était ma nouvelle famille... ils durent percevoir ma quête d'amour...

Un jour – dans l'adversité – je me suis pourtant retrouvé seul...

Je voulais tellement croire qu'ils me viendraient en aide...

* * *

Tout commença à se gâter par la systématisation des retards que Lanie accusait dans ses rendez-vous avec nos patients.

Je lui fis alors remarquer que ce n'est pas le patient qui attend son médecin mais le contraire.

Elle me répondit, sur un ton très désagréable dans lequel se mêlaient arrogance et toupet... qu'elle ne pouvait faire autrement.

J'ai même cru comprendre que l'importance de sa personne justifiait en soi ses manquements au devoir élémentaire de la thérapeute qu'elle était.

J'eus d'autant plus de peine à comprendre son attitude que le parcours de cette femme était semé d'écueils. Quand on songe qu'elle avait tant de qualités dans sa «corbeille», telles intelligence, beauté, richesse et tant d'autres. Qu'a-t-elle fait de ces valeurs qu'elle dilapida par arrogance et intransigeance?

J'étais très triste pour deux raisons :

- Je venais d'être éconduit pour la énième fois. Ainsi, me retrouvais-je une fois de plus dans la solitude et l'abandon mais là, elle n'y était pour pas grand-chose... c'était mon problème...
- J'aurais tellement voulu qu'elle saisisse sa chance dans ce nouveau job et que nous transformions nos individuelles déconvenues en une association vouée à une réussite certaine de par son originalité. Nous pratiquions bon nombre de médecines «parallèles». Un plus un aurait fait plus que deux.

Nous nous sommes bloqués chacun sur nos positions respectives... j'ai perdu dès lors toute confiance en elle... la magie cessa...

Puis il y eut ce premier incident. Ce fameux jour, nous avions tous deux rendez-vous à quatorze heures au cabinet. Pourtant, elle ne se présenta à ma porte qu'à quinze heures trente.

Je m'étais contenté alors de l'éconduire définitivement, mettant ainsi un terme à nos relations professionnelles autant que personnelles.

Je n'avais pas d'autre alternative. Terriblement frustré par la stupidité de la situation, c'était comme si je me trouvais devant un mur infranchissable.

C'est donc avec peine que je pris la décision de me séparer d'elle – **parce qu'au fond, je l'aimais bien** – mais je ne pouvais continuer ainsi. Il m'en a beaucoup coûté et m'en coûte encore...

Décidément, je ne comprendrai jamais rien aux êtres humains et encore moins aux femmes...

Puis il y eut ce deuxième incident. En effet, peu avant notre séparation, je fus victime d'un accident qui aurait pu prendre une tournure dramatique.

Je me trouvais sur le seuil de ma porte, celle-ci s'est brusquement refermée sur moi par un mécanisme automatique. Je n'avais pas vu, alors que je me trouvais dos contre la porte, bras ballants, que mon pouce se trouvait exactement dans le cadre de celle-ci. Aussi, en se refermant, éclata-t-elle mon pouce gauche...

J'ai instantanément ressenti une douleur d'une extrême violence.

J'eus à peine le temps de repousser la porte... trop tard, mon pouce était coincé. Au moment où je l'ai retiré, la graisse en jaillissait mêlée à mon sang.

Je me suis précipité au lavabo pour passer l'endroit endolori sous l'eau froide. J'ai cru que j'allais défaillir tellement la douleur était intense. J'ai ressenti des nausées et ai transpiré comme jamais dans ma vie... j'étais choqué.

Je me suis précipité pour faire une radio chez un confrère. L'os du pouce était éclaté. Il s'agissait d'une fracture ouverte. C'était grave...

- J'avais demandé de l'aide à Lanie. Elle promit de venir à mon secours.
- Elle devait me conduire avec son mari à la clinique... mais non
 - Elle devait me faire le pansement... mais rien
 - Elle devait me faire à manger... mais j'ai jeûné ce dimanche
 - Elle devait me rendre visite... j'ai passé la journée, seul
 - Elle devait me faire une piqûre antitétanique... je me la suis faite seul
 - Elle devait me rappeler... j'attends toujours son coup de fil
 - Elle devait... elle devait... mais elle ne fit rien... elle m'ignora.

Quand je pense que j'aurais pu perdre mon pouce et –sans vouloir faire de jeux de mots– qu'elle n'aurait pas levé le plus petit doigt pour moi, j'en éprouve une grande déception mêlée à beaucoup de tristesse.

Parmi les conséquences les plus dramatiques découlant de cet accident, la plus importante aurait été l'impossibilité de continuer à jouer du piano. C'eût été horrible et insupportable... mais Dieu veillait... au «grain» et aux «mains»...

Il ne m'a jamais laissé tomber.

Mais Lanie a bon fond... elle est venue témoigner en ma faveur contre la geuse de Prague dans un de ces procès «bidons» dont Genève a le secret...

Le juge, d'une incroyable partialité, n'écoula une fois de plus que la partie adverse. Cette justice soutient le complot de femmes qui vont jusqu'à présenter de faux témoins... mais ce n'est pas grave... ce n'est que Genève l'enfoirée... qui s'associe tout naturellement avec la ribaude de Prague...

* * *

Lanie m'avait présenté à un patient qui devint un solide et fidèle ami.

M. Rozen's Blumen Stock Edelstein, rassurez-vous, en fait, il répond au nom de Rozen et suis seul responsable de l'alignement de ces particules. Cette amitié de qualité entraîne, en effet chez moi, beaucoup de lyrisme et d'enthousiasme.

Cet ami me fait de plus bénéficier de nombreux services et gentillesse dont la pré-impression de cet ouvrage. Je suis très fier de connaître et passer du temps avec cet homme bon. Après nous être restaurés aux bains des Pâquis, nous ne manquons jamais de faire ensemble de belles balades dans le parc Mon Repos.

* * *

A cette époque, je courais d'un échec à l'autre à tous niveaux. J'avais fini par croire que j'en étais le principal responsable. Je me sentais si seul... abandonné de tous...

Je n'avais même plus ma propre maison dans laquelle me réfugier.
Je me sentais agressé par les voisins au travers du bruit qu'ils produisaient lors de leurs réunions prédicatives d'un côté et des séances de danse de l'autre.
De ce fait, je quittais mon loft de dix-sept heures à vingt heures. Ainsi, fuyais-je bruits et agressions de ces voisins importuns.
Mais le problème était: «Où pouvais-je me rendre en fin d'après-midi?»
Je souffrais dans mon âme... j'étais mal dans ma peau... et personne avec qui parler... échanger... j'étais complètement perdu. J'ai à nouveau failli perdre la raison.

* * *

J'avais rencontré une Tessinoise au début de l'été du troisième millénaire. Elle s'appelait Michela.
Elle était simplement jolie, intelligente très nature et possédait beaucoup de bon sens. Elle semblait saine malgré ses aveux d'avoir «trempé» dans la came dix années auparavant. Elle en parlait avec beaucoup de rationalisme et semblait avoir donné le «tour».

De plus, elle pratiquait une profession originale et très touchante à mes yeux. Elle cultivait des cactus... toutes sortes de cactus, des petits, des grands, des plus piquants que d'autres, certains étaient dotés de magnifiques fleurs de toutes les couleurs. J'adorais l'idée que cette femme délicieuse et naturelle cultive et fasse commerce de ces végétaux. Cela cadrerait parfaitement avec cette douceur qui coulait de ses gentils yeux. Son calme était infini.

A l'inverse de ses cactus, sa peau était fantastiquement lisse et douce.

Nous avons décidé d'accompagner Lanie, son mari et sa sœur dans le nord de l'Espagne où ce petit monde pratiquait depuis des années des cures thermales.

Très vite, nous nous sommes lassés de leur compagnie et avons décidé de nous séparer d'eux et continuer notre chemin de notre côté.

Peu avant de les quitter, je me trouvais dans un état de dépression sans égal.

Michela, à qui je faisais de la peine, m'offrit de soigner mes deux pieds. C'était une des plus belles expériences sensuelles qu'il m'ait été donné de vivre.

Elle commença par m'enlever mes chaussettes.

Puis elle me lava les deux pieds, me les sécha avec beaucoup de délicatesse.

Ensuite, elle me les enduisit d'une crème ni grasse ni humide. Elle me massa les chevilles, les malléoles, le dos puis la plante du pied droit, sans omettre les orteils et les espaces interdigitaux. Elle fit de même pour l'autre pied.

Cela durait... durait et durait pour mon plus grand plaisir. Rarement je ne me suis senti aussi relaxé.

Elle essuya ensuite à l'aide d'un linge la crème résiduelle.

Elle me coupa les ongles.

J'étais tellement heureux, on ne s'était jamais occupé de moi de cette façon. Si vous saviez comme je lui en étais reconnaissant!

Il y avait une connotation quasi religieuse, une telle modestie, humilité dans ces gestes que je suis tombé alors amoureux de cette «Magdala» d'un moment...

Elle était réservée mais très vive d'esprit. Rien ne lui échappait des événements de la vie et son analyse était saine, simplement formulée et énoncée.

Elle n'aimait pas Lanie – elle lui trouvait quelque chose de faux dans sa façon d'être – mais elle avait toujours gardé un comportement civil avec elle. Michela avait beaucoup d'éducation et de classe. Elle était issue de bonne famille.

J'appréciais sa compagnie sans limite. Je ne m'ennuyais jamais avec elle.

Nous aimions nous consulter sur tout.

J'étais persuadé avoir trouvé l'âme sœur.

Ses racines avaient très rapidement pris dans le terreau de mon existence, elle m'était devenue très vite indispensable.

Nous nous téléphonions tous les jours. J'aimais l'imaginer dans ses serres à cactus.

Je suis allé passer un week-end chez elle au Tessin. Il faisait très beau. Elle vint me chercher à l'aéroport. J'avais beaucoup de plaisir à me faire conduire par cette douceur de femme. Nous allâmes directement chez elle.

Elle habitait une très belle et ancienne maison de maître entourée d'un jardin garni des plus belles fleurs et essences que cette nature généreuse de la Suisse italienne peut offrir.

Ses parents étaient bourrus et manquaient de savoir-vivre. Peut-être vivaient-ils depuis trop longtemps retirés du monde «civilisé»? Ils n'aimaient pas parler... mais cela ne me dérangeait pas outre mesure. Michela pourtant leur en voulait de me recevoir avec si peu de tact.

Nous avons fait quelques balades. Elle adorait autant que moi la nature, les arbres, fleurs et montagne, enfin, vivre simplement dans tout ce qui nous permet un certain retrait des tumultes de cette folle planète.

Nous faisons beaucoup l'amour mais Michela avait subi quelques dommages dus à un passé de «camée». Ses sensations s'en trouvaient profondément perturbées. Pourtant, j'étais prêt à beaucoup pour cette femme que je voulais faire mienne. Nous en avons parlé. Elle était enthousiasmée par cette idée, d'autant qu'il y aurait eu de beaux enfants à la clef de notre amour.

Mais son passé fut le plus fort et la rattrapa bientôt pour lui bondir à la face...

Un jour, elle me rendit visite à Genève. Nous étions convenus de passer le week-end ensemble mais le lendemain de sa venue, elle fit un «flip».

Alors que nous déambulions à vive allure, elle chuta malencontreusement sur son genou droit. Elle ressentit une forte douleur. A ce moment, pour une raison que j'ignore toujours, elle me rendit responsable de son infortune et me jeta à la face qu'elle ne m'aimait pas et qu'elle ne m'aimerait jamais... je n'y comprenais rien.

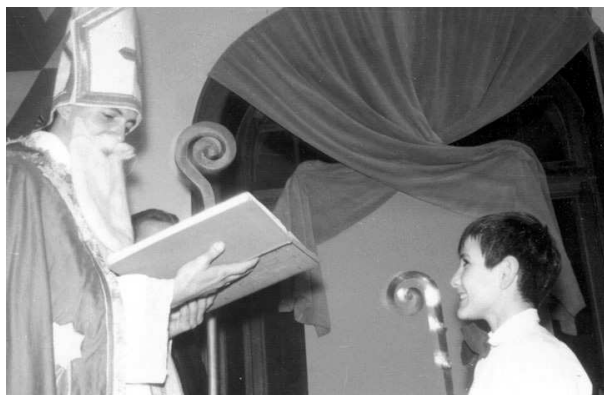
Je m'étais dit alors que cela lui passerait.

Mais non... elle clôt pour jamais les portes de son esprit et son cœur sur nous... moi... et plus jamais ne les rouvrit...

Ainsi s'est terminée cette belle histoire sans que je ne comprenne un traître mot des raisons de ce soudain revirement. Voilà ce que sont les femmes...

J'étais mortifié et cela ajoutait d'autant à mon désespoir que j'avais investi mes dernières énergies dans cette relation. J'étais sûr que cela ne pouvait que se concrétiser. Je l'aimais... sans doute...

J'ai tout tenté... mais en vain... quelle belle histoire avortée en une fin insensée!



En septembre 2000, nous avons donné une série de concerts d'airs d'opéra de Mozart à Verdi avec ma troupe. Ania Bobbio y participa en tant que soliste. Si vous saviez comme j'étais fier de pouvoir chanter aux côtés de mon maître de chant, d'autant qu'elle me fit moult éloges quant à mes performances qu'elle semblait apprécier autant que le public présent.

Devinez qui était dans le public?

Arielle... celle-ci avait reçu un programme de notre concert et s'était déplacée pour la circonstance. Ce fut une surprise totale... une excellente surprise.

J'étais très heureux qu'elle se trouve là, dans cette salle.

Ce soir-là, j'avais chanté avec mon maître de chant pour ma femme adorée...

Sa copine m'avoua qu'elle avait pleuré lorsque je chantais.

A l'issue de ce concert, Arielle et moi étions allés boire un pot et avons discuté plusieurs heures durant. Nous étions intarissables. J'étais juste un peu aphone, mais j'avais tellement de plaisir à la voir, l'entendre... la regarder... la sentir... oserais-je dire... la toucher... et embrasser ses si bonnes joues.

Elle était très belle, fine, subtile... elle sentait si bon... et sa peau était toujours aussi douce... peut-être davantage...

Je n'arrivais pas à comprendre comment une femme aussi subtile qu'elle puisse se compromettre avec un béotien comme **le vieux Grec décadent à la calvitie**.

La seule raison qui pourrait expliquer son choix est si triviale que je n'ose y songer. Eh oui, l'argent, le vieux décadent ayant bâti sa fortune sur la souffrance d'animaux dont il faisait commerce de leurs peaux et fourrures.

Il avait pu ainsi s'enrichir et cumuler de nombreux millions.

Arielle m'a rapporté qu'il venait de construire une superbe villa à Conches pour la modique somme de deux millions six cent mille francs (1,7 million d'euros).

Si tu savais comme je suis triste en ce moment. Il est vrai que je n'ai pas ses moyens, mais ce que j'ai à t'offrir est infiniment plus propre... plus beau. Ne voudrais-tu pas de ces rêves que je dépose à tes pieds ? Je ne cesserai jamais de t'aimer. En ce moment, j'écoute la Messe en si de Bach, ravivant ma nostalgie. Je refuse de te voir telle que tu es devenue car... tu ne l'es pas devenue dans ton tréfonds, mon Amour... ma compréhension... mon toujours pour jamais... Arielle, Arielle...

* * *

Je m'étais adonné en ce temps-là aux «chats informatiques»... je passais toutes mes heures de solitude à communiquer avec des ombres.

Ce fut une des plus tristes expériences qu'il m'ait été donné de vivre.

Je dialoguais avec des malades de solitude comme moi... mais qui semblaient pourtant infiniment plus affectés.

La plupart d'entre eux, d'entre elles, refusaient de se montrer et sortir du virtuel pour rejoindre le réel en une relation naturelle et «normale».

J'ai pu ainsi côtoyer la lie du web, les âmes égarées se desséchant dans l'ombre du monde des ténèbres, les fragiles, paumés, complexés, malheureux, délirants, névrosés, psychosés, détraqués, obsédés, pédés, gouines, sodomites, branleurs et autres... graves malades d'une société elle-même très atteinte...

J'ai failli m'égarer... me perdre dans une nuit profonde et définitive...

* * *

Et il y eut, cette après midi d'hiver... c'était en novembre. Le brouillard était si épais dehors et dans mon âme égarée que les frêles épaules de mon équilibre psychique du moment ne pouvaient plus le supporter... j'ai basculé.

Je dialoguais alors en un quelconque chat du «vide»...

Je me suis rendu compte dans quels abysses du désespoir je m'étais enfoui que je me suis mis à pleurer sans retenue. **J'ai craqué.**

J'ai alors envisagé de mettre un terme à toutes ces souffrances... la mort rôdait autour de moi. Elle était si proche que je pouvais sentir son odeur...

Je voulais mourir... mais je ne voulais pas souffrir... je ne voulais plus souffrir...
J'ai alors téléphoné à Arielle et suis tombé sur son répondeur. J'ai laissé un message.

Lorsque ma mère est morte, j'avais téléphoné à Claudine et lorsqu'il s'était agi de moi et de ma propre mort, j'ai appelé Arielle...

J'étais vraiment au bout du rouleau. Je n'avais plus qu'à trouver une méthode «indolore» pour en finir, une fois pour toutes... tout à coup...

...le téléphone sonna... je ne voyais pas qui pouvait m'appeler... cela faisait si longtemps que cet appareil ne fonctionnait plus «utilement».

C'était Arielle...

Elle sut trouver les mots qui me découragèrent de commettre l'irréparable. Elle me dit:

«Je t'aime et surtout, je ne pourrais supporter que tu t'en "ailles"..."»

J'ai perçu dans sa voix tant de sincérité alors, que j'ai aussitôt renoncé... d'ailleurs, je ne sais pas si j'en aurais eu le courage...

* * *

... et les jours... les mois se sont écoulés...

Les ennuis fusaient de tous côtés. Mon avocat ne savait plus où donner de la tête... on m'agressait de toutes parts.

La grisaille envahissait de plus en plus mon cœur... le liseron et les fourrés d'épineux enserraient mon âme en une étreinte douloureuse.

Non seulement la couleur avait fait place à nouveau au noir et blanc, mais les gris finirent par remplacer de leur pauvreté chromatique toute mon existence.

J'avais peur car je sentais alors de plus en plus la mort rôder autour de moi...

J'aurais tellement voulu d'elle... mais elle se contenta de me narguer. Elle ne semblait pas vraiment intéressée par moi, elle m'observait. Je n'étais même plus capable de la séduire...

Ou peut-être que d'autres destins m'attendaient encore... à quelques futurs coins de rue, je ne sais pas, je ne savais plus, d'ailleurs j'étais à deux doigts de perdre ma propre identité... ma raison d'être... donc je ne voyais pas pourquoi j'aurais dû continuer à vivre.

J'étais vraiment au fond du trou... noir, gris... en tout cas sombre... très sombre.

Toutes mes entreprises se soldaient par des échecs.

A l'époque, je voulais aussi créer un spectacle en une première mondiale: Don Giovanni à la cathédrale St-Pierre en une interprétation à forte connotation spirituelle.

Lorsqu'on apprit que j'en étais l'inspirateur, on me mit de tels bâtons dans les roues que tout capota.

RIEN NE MARCHAIT PLUS POUR MOI... RIEN... LE NÉANT...

J'ai recroisé alors une femme que je croyais être une amie et que je connaissais depuis près de dix ans.

Nous nous étions perdus de vue depuis ma production des Noces de Figaro. Elle avait fait une grave dépression qu'elle avait voulu tenir secrète.

Elle avait repris contact avec moi à l'occasion d'une rencontre qu'elle venait de faire avec un homme d'origine française.

Claude était un physicien reconverti dans le négoce pharmaceutique.

Puis voulant créer sa propre entreprise de relations publiques et management, il s'était associé avec une nana qui un jour lui claqua entre les mains. Elle s'était «cassée» avec la caisse, le laissant ainsi sur la «paille» et de surcroît couvert de dettes et ruiné pour longtemps... je ne vous parle pas de son moral ni d'ailleurs de la morale de cette sordide histoire.

Claude était divorcé d'une Hongroise qui l'avait pressé comme un citron avant de le jeter. «L'insipide» lui avait laissé une fille âgée aujourd'hui de vingt ans, étudiante en droit et surtout, d'après leurs dires, bonne pianiste et belle comme le jour. Lorsque je dis, d'après leurs dires, cela vient du fait que j'ai fini par me méfier des mythomanes et délirants peuplant de plus en plus la planète bleue. Je n'ai cependant jamais eu le plaisir de croiser en personne la péronnelle aux talents multiples d'autant qu'elle faisait preuve d'une arrogance peu compatible avec l'éventualité d'une relation.

Cet homme brillant souffrait d'une grave maladie de la peau que l'on pourrait apparenter à un eczéma ayant envahi l'entier de son corps, tant est si bien ou plutôt si mal qu'il lui fallait près de trois heures le matin au lever pour être prêt à «fonctionner». Il était recouvert d'une «armure» qui gênait considérablement tous ses mouvements.

Le pauvre desquamait tellement que le pourtour de son lit était envahi d'amas de cellules mortes. C'était, et c'est toujours purement et simplement horrible et très handicapant.

C'est un pauvre homme au grand cœur...

Nous avons décidé de créer une nouvelle structure artistique à nous deux – Claude possédait également d'indéniables talents artistiques et littéraires. Il s'était mis à écrire une pièce de théâtre associée à des extraits «d'opéra» tirés de Mozart et d'autres musiques.

Entre-temps, il venait de perdre sa mère –qu'il aimait particulièrement– et cela lui causa beaucoup de chagrin. Il l'aimait, comme j'ai fini par aimer ma propre maman.

Nous allions bon train dans notre création.

Mais un jour, celle qui se prétendait être ma meilleure copine et son amie de cœur prit ombrage de notre association... d'après ses dires...

Allez savoir pourquoi, Marie-Véronique aurait développé une crise de jalousie si intense qu'elle aurait menacé de quitter Claude s'il ne mettait pas un terme à notre relation et la production qui en découlait.

J'étais sidéré. Je ne pouvais comprendre son attitude, d'autant que cet ignoble chantage tombait au moment où Claude allait vivre une nouvelle tragédie.

Sa fille avait contracté une hépatite B.

On l'avait transplantée en urgence. Elle sombra dans un profond coma qui dura plusieurs semaines... enfin, elle resurgit puis...

... «replonge» et ... mourut à vingt ans et quelque...

C'était horrible. Insoutenable. Injuste...

Je ne pouvais croire que cette impie aurait osé exercer sa perfidie en de telles circonstances. Je lui ai alors écrit tout mon dépit dans une lettre en lui laissant cependant l'alternative de se justifier... de s'expliquer...

La «triviale» ne m'a jamais répondu.

Ce jour-là, j'ai perdu une amie mais surtout... un ami et cela me faisait d'autant plus de peine qu'il se trouvait dans la douleur, l'obscurité totale. Je n'ai pas su et pu lui faire comprendre à quel point j'étais avec lui. J'étais très touché par ce qu'il vivait. Ce qui le faisait souffrir me faisait souffrir... **Pauvre diable...**

Cela lui aurait été sûrement salutaire de continuer dans l'élaboration de notre projet. Il n'aurait jamais dû tenir compte du chantage de «Marie-Véronique» si tant est qu'elle en ait exercé un...

Nous ne nous sommes plus jamais revus. J'ai tout tenté, tout essayé. Claude me promettait à chaque fois de se rendre aux nombreux rendez-vous que nous nous fixions... mais il ne tint jamais parole... je ne t'en veux pas... j'éprouve tant de tristesse pour toi.

Je m'en veux de n'avoir pu te faire comprendre à quel point cela était important pour moi... mais l'aurait été autant – si ce n'est plus – pour toi mais comment lutter contre de sordides manipulations affectives?

J'espère pourtant, encore... à un heureux dénouement...

* * *

Au soir du 13/02/02, j'ai reçu un coup de fil de Véronique qui soutient n'avoir jamais reçu la missive que je lui avais adressée. Elle admet cependant avoir conseillé à Claude de ne plus me voir, celui-ci se plaignant de l'importante prise d'énergie qu'impliquaient nos entrevues... où se trouve la vérité? Je ne le sais. En revanche, si j'accepte de les revoir tous deux, j'attends explications et remise en question... sinon... tant pis... car je n'ai plus aucune confiance en eux...

* *
*